

JONATHAN

COE

Désaccords imparfaits



Extrait de la publication

nouvelles
Gallimard

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

TESTAMENT À L'ANGLAISE
LA MAISON DU SOMMEIL
LES NAINS DE LA MORT
BIENVENUE AU CLUB
LE CERCLE FERMÉ
LA FEMME DE HASARD
LA PLUIE, AVANT QU'ELLE TOMBE
LA VIE TRÈS PRIVÉE DE MR SIM

Aux Éditions du Rocher

UNE TOUCHE D'AMOUR (Folio n° 3975)

Aux Éditions Gremese

JAMES STEWART

Aux Cahiers du cinéma

HUMPHREY BOGART

Aux Éditions Pleins Feux

UN VÉRITABLE NATURALISME LITTÉRAIRE EST-IL POSSIBLE OU MÊME SOUHAITABLE ? (avec Will Self)

Aux Éditions Quidam

B. S. JOHNSON : HISTOIRE D'UN ÉLÉPHANT FOUGUEUX

DÉSACCORDS IMPARFAITS

Jonathan Coe

Désaccords imparfaits

nouvelles

*Traduit de l'anglais
par Josée Kamoun*

nrf

GALLIMARD

Extrait de la publication

Titre original :

9TH AND 13TH

© 9th and 13th © 1995, 1997, 1998, 2005 by Jonathan Coe.
© Éditions Gallimard, 2012, pour la traduction française.

In memoriam
James Eastwood Kay
1902-1985

Introduction

Ce recueil représente toute ma production de nouvelles au cours de ces quinze dernières années, ce qui relève un peu de la plaisanterie. J'avais pensé l'intituler *Toute la prose courte*, mais c'eût été pousser la plaisanterie un peu loin. Car il ne m'est pas facile de faire court, justement. Ce qui m'attire, dans la fiction, c'est plutôt la complexité, le panorama, et chez moi, il est plus fréquent que des idées nées sous forme de nouvelles, comme *La maison du sommeil*, prennent l'épaisseur d'un roman. Trois fois, cependant, pour répondre à l'amicale pression de directeurs littéraires et d'éditeurs, j'ai réussi à me fixer des limites, et en voici le résultat. « Ivy and Her Nonsense » est paru dans *The Penguin Collection* (1995), « 9th & 13th » dans *The Time Out Book of New York Short Stories* (1997) et une version plus longue et moins maîtrisée de « V.O. »

dans *New Writing* (1998). « 9th & 13th » existe déjà sous forme orale, avec accompagnement au piano composé et exécuté par Danny Manners, sur le CD du même nom, publié en France sous le label Tricatel (Tricatel, album 18). On peut parfois trouver ce texte en ligne à l'adresse www.tricatel.com.

Au début de ma carrière, pendant sept ou huit ans, j'ai écrit des critiques assez régulièrement pour les magazines, et lorsqu'on m'a demandé cette petite compilation, je me suis tout d'abord dit que c'était l'occasion rêvée de tirer de l'oubli quelques joyaux journalistiques qui y étaient indûment tombés. Toutefois, après avoir dragué les fonds de mon disque dur, je suis parvenu à la conclusion qu'ils ne méritent guère mieux, dans l'ensemble. J'ai fait une exception pour le « Journal d'une obsession », qui n'a jamais été publié en anglais, l'article m'ayant été commandé par les *Cahiers du Cinéma*. J'ai un faible pour ce texte, parce qu'il exprime mon admiration à l'égard de Billy Wilder et d'un de ses plus grands films, qui est aussi l'un de ses plus méconnus; et aussi parce qu'il concerne, en partie du moins, mon grand-père, James Kay, personnage qui apparaît aussi sous le couvert de la fiction dans « Ivy et ses bêtises ». Mon grand-père est

mort il y a plus de vingt ans, mais je rêve encore souvent de lui, et je parle de lui à mes filles. Son dynamisme, son humour pince-sans-rire et son amour des livres ont exercé une influence primordiale sur mon enfance. Le dernier conseil ou presque qu'il m'ait donné avant de mourir était d'entrer dans l'enseignement et d'oublier l'écriture pendant très très longtemps. Comme tous ses conseils, il me le dispensait avec amour, et dans les meilleures intentions. J'aurais bien aimé qu'il voie mes œuvres publiées, quitte à ce que son verdict soit sévère. Il me semble donc juste, en somme, que ce petit recueil soit dédié à sa mémoire.

Ivy et ses bêtises

Lorsque je suis sorti de l'église en faisant criser le gravier de l'allée pour retourner vers la concession de mes grands-parents, Gill était restée devant leur pierre tombale et fixait sans le voir l'autre côté du cimetière.

À l'avant-veille du vendredi saint, le matin était gris et aéré. Le vent, qui soufflait en bourrasques imprévisibles, nous rabattait le bruit de la circulation sur la lointaine M54, et il avait déjà renversé notre gerbe à peine déposée. Je me suis baissé pour la redresser.

« Qu'est-ce qu'on fait ? On rentre ? »

Elle ne m'a pas répondu. Elle s'est tournée vers moi avec un froncement de sourcils ; j'ai cru qu'elle allait me poser une question lorsqu'un bruit l'a fait se retourner vivement. C'était le portillon du cimetière qui battait au vent.

« Il y avait du monde, ici, je veux dire, à part nous ? Tu as croisé quelqu'un ? »

J'ai fait non de la tête. Nous étions arrivés au village une demi-heure plus tôt, et nous l'avions trouvé désert et assoupi. Ma sœur a serré son manteau contre elle et s'est dirigée lentement vers la voiture, les yeux rivés au sol, ses bottes laissant leur marque sur le gravier. Mais avant d'arriver au porche, elle s'est retournée brusquement. Elle considérait le châtaignier qui se dressait contre le mur d'enceinte, et dominait le bowling green. Il y avait un banc de bois sous ses branches.

« Ça ne va pas ? »

— Je te raconterai tout à l'heure », m'a-t-elle répondu.

J'ai proposé de prendre le volant, et lui ai demandé si elle était toujours d'humeur à tenter le voyage sentimental que nous nous étions proposé en arrivant de Birmingham. Comme elle acquiesçait distraitement, j'ai fait marche arrière pour revenir sur la voie principale, me suis arrêté au premier carrefour, pas très sûr de moi ; puis je me suis engagé dans une petite rue autrefois familière, verdoyante en cette matinée, et balayée par le vent. Au bout de quelques minutes, qui ont suffi à consteller de gouttes

d'eau le pare-brise, la maison de mes grands-parents nous est apparue. Nous nous sommes garés sur l'accotement herbeux, à une cinquantaine de mètres du portail, et l'avons regardée sans expression, ne sachant trop que faire.

« Ils ont tout restructuré, hein ? »

Les nouveaux propriétaires, car c'est ainsi que je les nommais intérieurement, même s'ils étaient installés depuis quinze ans, avaient fait construire une extension de deux étages là où mon grand-père s'était jadis aménagé un apprentis-atelier tout en longueur, au flanc de la maison.

« Ma foi, c'est assez réussi, ai-je concédé. Ces gens ont du goût, il faut le reconnaître. »

J'ai jeté un coup d'œil oblique à Gill, pensant qu'elle avait son opinion sur la question, mais elle gardait les yeux clos, une main contre sa tempe, comme si elle avait mal à la tête. Je lui ai pris l'autre main, elle était glacée.

« Excuse-moi, a-t-elle dit, il s'est passé quelque chose de curieux, là-bas, c'est tout. » Là-dessus elle s'est mouchée dans un kleenex — elle en avait une provision conséquente, dans les manches de son cardigan — et a ajouté : « Allons-y, d'accord ? Je n'ai pas le courage de revoir la ferme, je crois. »

Donc : avait-elle vraiment vu un fantôme, ce matin-là, au cimetière — ou deux, pour être exact? Elle a toujours maintenu cette version et il est probable que seul l'orgueil m'empêche de la croire à cent pour cent. Je prends comme une discrète insulte familiale d'avoir ainsi été court-circuité par mes grands-parents, qui auraient choisi d'apparaître à Gill plutôt qu'à moi. Une chose est sûre, elle a su me décrire la scène avec des détails convaincants. Mon grand-père était assis sur le banc, sa pipe de bruyère à la bouche, pas encore allumée, son sonotone à l'oreille; il portait son gros pardessus en lainage à chevrons. Ma grand-mère trimballait sa sempiternelle thermos achetée chez Woolworth des lustres auparavant, celle qui accompagnait tous nos pique-niques et nos excursions. Ils paraissaient détendus, disait Gill, et contents, malgré leur mine frigorifiée; et puis ils étaient en grande conversation, volubiles même (détail bizarre, qui ne correspondait guère à l'image que je gardais de leur couple), au point de ne pas remarquer la présence de ma sœur qui les observait. L'illusion, si c'en était une, avait duré quelque dix ou quinze secondes.

Gill m'a raconté la chose comme nous

rentrions par les routes récemment achevées et plus rapides qui permettaient certes de gagner quelques minutes sur l'ancien itinéraire, mais évitaient pour ce faire tous les bourgs et villages, et autres points d'intérêt. En l'entendant parler de cette apparition, j'avais le sentiment cuisant d'être encore traité en petit frère, et je détectais dans son attitude et dans le ton de sa voix des séquelles de notre rivalité enfantine. On aurait dit qu'en décrivant la chose par le menu, et en termes si réalistes, elle parvenait à dévaluer rétrospectivement mon manque d'expérience en la matière. Je n'ai pas tardé à mordre à l'hameçon. De sorte que quand elle a déclaré tout à trac : « Je vois bien que tu n'en crois pas un mot », je me suis entendu répondre :

« Bien sûr que si. Bien sûr. N'oublie pas qu'il m'est arrivé quelque chose de semblable, après tout. »

Elle a souri, l'œil allumé de satisfaction mauvaise. « Allons donc, tu ne vas pas remettre cette vieille histoire sur le tapis.

— Elle est bien réelle, je n'ai pas rêvé.

— Mais tu étais tout petit. On était gosses. En plus, tu dormais la moitié du temps. »

Je n'ai pas insisté, n'ayant pas la moindre envie de soumettre pour la énième fois mes souvenirs

à sa malice critique. Mais après déjeuner, j'ai repris le volant tout seul, pour remonter la colline où habitaient mes parents et, une fois de plus, je me suis laissé aller aux réminiscences. Je me suis remémoré les visites hebdomadaires dans le Shropshire, quand nous étions enfants ; les grandes vacances, avec les matinées à la pêche et les longs après-midi tout seul dans la salle à manger, à lire et écouter le lent tic-tac de l'horloge. Je me suis rappelé les Noël où nous ouvrons nos cadeaux après le petit déjeuner ; les promenades où l'on me traînait ensuite, dans des champs durcis par le gel, sous un ciel d'hiver étincelant. Et puis un Noël mémorable entre tous.

L'après-midi, j'ai pris une échelle, je suis monté dans le grenier de mes parents sans trop savoir ce que j'y cherchais, et je me suis laissé tenter par une pile de cartons sous les tuiles, au fond de la pièce, dans le coin le plus sombre. Ma lampe de poche avait isolé ce tas de vieilleries, elle s'y était arrêtée, l'avait mis en lumière, en relief : c'était toute mon enfance. Je m'en suis approché avec circonspection, accroupi pour ne pas me cogner la tête aux poutres basses, puis je me suis assis, non sans appréhension, au début, avant d'épousseter de la main le premier carton et de regarder ce qu'il contenait.

Je n'avais guère le temps de jeter plus qu'un coup d'œil aux pages humides et gondolées des vieux carnets et journaux, et de faire plus que feuilleter les vieux albums où je collais avec une diligence maniaque des centaines de coupures sur mes footballeurs et pop stars préférés. Bientôt, je suis tombé sur une petite boîte en bois, pleine de diapositives Kodak dont je me suis emparé avec avidité pour les visionner une par une, à la lumière de la torche électrique. Vacances, jardins, voitures familiales, parents : oubliés, tous. Me voici sur la plage de Llanbedrog, avec Tante Ivy et Oncle Owen. Je peux avoir quatre ou cinq ans et j'ai été photographié à mon insu, dans une pose détendue, une main béatement fourrée dans mon slip de bain. Mon grand-oncle et ma grand-tante sont assis sur leurs serviettes de plage, et sourient du sourire confiant et plein d'assurance de ceux qui ont survécu à une guerre, prospéré dans l'après-guerre, et ne sont pas encore touchés par les nouvelles incertitudes des années soixante. J'entends encore leurs voix — celle de mon oncle, monotone, grave, gutturale, celle de ma tante, suraiguë et décidée ; elles se mêlent aux cris des enfants, et au lent ressac des vagues sur les galets. Mon passé résonne de voix, sa bande-son me fait

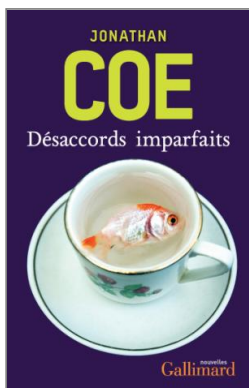
entendre en continu les membres de ma famille qui bavardent, potinent, et se chamaillent. Comme il m'avait semblé muet, le village, en comparaison ! J'étais bien content de n'être pas allé à la vieille ferme d'Oncle Owen, aujourd'hui vide et barricadée.

Et tiens ! Elle était là, la ferme, sur la diapo suivante. Toute la famille est attablée dans la cuisine, sauf mon père ; ce doit être lui qui prend la photo. Nous sommes onze en tout, et nous levons nos verres en souriant, des chapeaux de cotillon sur la tête ; le mien, qui est trop grand, me tombe sur l'œil. Seule ma grand-mère, je le remarque en détaillant l'image de plus près, semble étrangère à la liesse générale. Elle paraît détachée, pensive, et c'est ce qui m'amène à confirmer qu'il s'agit bien du Noël auquel je pensais — celui qui a suivi sa participation à un jury d'assises. Pendant un bon moment, j'ai considéré avec perplexité cette miniature qui semblait tout aussi mystérieuse et improbable qu'un vieux film en piteux état. J'en étais là, les yeux écarquillés sur son secret, lorsque ma torche électrique, dont la pile était sur sa fin, a vacillé et rendu l'âme, me plongeant aussitôt dans le noir d'encre de la mémoire.

*Composition : Dominique Guillaumin, Paris.
Achevé d'imprimer
par l'Imprimerie Floch
à Mayenne, le 20 février 2012.
Dépôt légal : février 2012.
Numéro d'imprimeur :*

ISBN : 978-2-07-013362-8 / Imprimé en France

182938



Désaccords imparfaits Jonathan Coe

Cette édition électronique du livre
Désaccords imparfaits de Jonathan Coe
a été réalisée le 02 mars 2012
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070133628 - Numéro d'édition : 182938).

Code Sodis : N49109 - ISBN : 9782072443268

Numéro d'édition : 231135.